Document généré le 1 juin 2025 04:12

Ciné-Bulles

Le combat intérieur

Enfance clandestine de Benjamín Ávila, Argentine–Espagne–Brésil, 2012, 105 min

Zoé Protat

Volume 31, numéro 2, printemps 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/68880ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Protat, Z. (2013). Le combat intérieur / *Enfance clandestine* de Benjamín Ávila, Argentine–Espagne–Brésil, 2012, 105 min. *Ciné-Bulles*, *31*(2), 2–5.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Juan (Teo Gutiérrez Moreno) avec son oncle Beto (Ernesto Alterio)

Le combat intérieur

ZOÉ PROTAT

Plusieurs grands esprits l'ont remarqué au fil du temps : c'est en privilégiant des histoires intimes et locales que l'on touche à l'universel. Ce paradoxe est au cœur du premier long métrage de fiction de Benjamín Ávila. Le récit ultrasensible d'**Enfance clandestine** prend en effet racine dans un pan longtemps obscur de la destinée d'un pays, l'Argentine, mais également dans le cœur de l'enfance du réalisateur. Une enfance qui, comme le titre l'indique, fut marquée au sceau du secret : celui de la dissidence politique sous un régime dictatorial. Sur la corde raide des ruptures de ton, Ávila offre une œuvre douce-amère, sous le signe de la sincérité.

Juan, le jeune protagoniste du film, est un paria. Ses parents, Horacio et Cristina, activistes de gauche, ont le tort de vivre en Argentine en 1976, sous une junte militaire ayant renversé leur héros, le général Perón. Lorsque Horacio est blessé dans un attentat, la famille quitte l'Argentine. Comme un très célèbre compatriote — le Che — avant eux, ils mettent les voiles pour Cuba, où naît une petite fille. Après trois ans d'exil, ils sont de retour, accueillis par l'oncle Beto, révolutionnaire jovial s'il en est. Pour Horacio et Cristina, il s'agit du bon moment pour poursuivre la lutte. Pour Juan, ce sont les balbutiements de l'adolescence. Le jeune garçon de 11 ans,

qui doit son prénom à Perón, se nommera désormais Ernesto. C'est sous ce patronyme qu'il devra vivre son premier amour avec la jolie Maria, et ses premiers deuils… clandestinement.

La « guerre sale » : c'est ainsi que les Argentins désignent la période d'intense répression étatique de la fin des années 1970. Cette guerre, contre la menace communiste en particulier et contre toute subversion en général, légitimait aux yeux du gouvernement un plan systématique de « disparition » de personnes. Les opposants politiques et autres indésirables de tout poil étaient détenus dans des prisons clandestines, véritables oubliettes légales, puis « disparus ». Terrifiants, les chiffres officiels d'aujourd'hui indiquent près de 30 000 de ces *desaparecidos*, plus 15 000 fusillés, 9 000 prisonniers et plus d'un million d'exilés… Paranoïaque, la junte militaire du général Jorge Rafael Videla prônait un terrorisme d'État orchestré par la police : enlèvements, détentions abusives, torture et assassinats menaçaient tous les soupçonnés de dissidence.

Avant de réaliser **Enfance clandestine**, Benjamín Ávila avait déjà donné la parole aux fils et aux filles de *desaparecidos* dans un documentaire sorti en 2004, **Nietos (Identidad y memoria)**. Dispersés, confiés à la famille lointaine ou placés en orphelinat, ils n'ont, pour la grande majorité d'entre eux, jamais revu leurs parents. De plus, ils ont dû vivre leur vie d'adulte avec le fardeau social de leur enfance et l'impossibilité de pleurer leurs proches au grand jour. Ce sort tragique, véritable drame national en Argentine vu l'ampleur des chiffres, a étonnamment inspiré à Ávila une fiction franche, mais presque nostalgique. Avec le passage du temps, cette enfance clandestine s'est drapée autant de poésie que de douceur. Comme dans le fameux **Good Bye Lenin!** de Wolfgang Becker (2003), l'innocence de la jeunesse et l'amour de la famille parviennent à adoucir les morsures de l'Histoire. Ávila souhaite dépeindre le militantisme politique sous un jour positif, celui de la poursuite d'un idéal. Dans l'authenticité des situations et encore plus des sentiments, tout ici sent le vécu.

Cette fois-ci, nul besoin d'en faire un secret! **Enfance clandestine** est un film autobiographique que le réalisateur dédie à sa mère, disparue, comme tant d'autres, en cette funeste année 1979. Le spectateur averti ne sera donc pas étonné de retrouver au générique le nom de Luis Puenzo à titre de coproducteur. En 1985, Puenzo signa **L'Histoire officielle** (1985), un classique du cinéma argentin. Peu de temps après la chute de la junte militaire, ce film fut l'un des premiers à traiter frontalement de la « guerre sale ». Dans ce mélodrame déchirant, un couple de la bourgeoisie aisée de Buenos Aires adopte une petite fille. Mais fatalement, Alicia souhaite un jour connaître les origines de « sa » Gaby… Elle découvre alors que les enfants des *desaparecidos* sont parfois réattribués à d'autres familles plus méritantes aux vues de l'État. Avec son titre sans équivoque, **L'Histoire officielle** est un film courageux et universel. La prise de conscience d'Alicia, une privilégiée qui, sans le savoir, fermait les yeux sur certaines réalités de son pays, est aussi celle de tout un peuple profondément dupé par ses dirigeants. Mais ce même peuple peut également, s'il le souhaite, se donner les moyens de regagner la vérité.

Outre ce classique, quelques autres films argentins ont osé aborder les traumatismes de la dictature. Comédie noire, **No habrá más penas ni olvido** (1983) de Héctor Olivera narre une révolution de village, alors que des péronistes de droite affrontent des péronistes de gauche. Un bras de fer aussi tragique que ridicule, comme dans le meilleur du cinéma tchèque des années 1960! Trois ans plus tard, Olivera signe le plus grave **La Noche de los lápices** (1986) basé sur le livre-reportage de María Seoane et Héctor Ruiz Núñez. Le film suit la trajectoire de sept étudiants incarcérés, torturés, puis « disparus ». Leur crime? Avoir manifesté contre les tarifs abusifs des transports en commun…

C'est dire à quel point les parents de Juan ont raison d'avoir peur. Car leur militantisme ne se limite pas aux manifestations pacifiques ou à la distribution de tracts : il s'agit bien de lutte armée. La maison familiale est truffée de munitions cachées dans des boîtes de chocolat. Cristina, Horacio, Beto et leurs *compañeros* ont toutes les chances de périr au combat, abattus par les forces de l'ordre…*¡Viva la revolución!* Il est donc plus que primordial de garder l'anonymat. Une attention constante sera portée aux détails : gommer son accent cubain, organiser une fausse fête d'anniversaire et se taire, mentir, toujours. Cela, Juan l'a compris dès son plus jeune âge. À 11 ans, il est entraîné à résister. À l'école, il refuse de participer au lever matinal du drapeau de

la dictature, dit « drapeau de guerre », avec un soleil en son centre : à la maison, on lui a bien expliqué que le véritable drapeau argentin, qui fut dessiné lors de l'indépendance par le général Manuel Belgrano, ne comporte que trois bandes bleues et blanche. Et lorsqu'il sera interrogé par les forces de l'ordre, il sera capable de soutenir à répétition, sans défaillir, que son prénom est Ernesto (Guevara?).

Si la vie continue, c'est sans contredit grâce à la force de la cellule familiale. Le rebelle politique, *a fortiori* guérillero révolutionnaire sud-américain, est généralement brûlant de passions, farouche et… solitaire. La principale innovation d'**Enfance clandestine** est d'avoir pour objet une famille. La dissidence familiale : une vision qui surprend et questionne. La mère de Cristina le verbalisera clairement : comment peut-on imposer un engagement si douloureux à ses proches? Comment peut-on justifier le fait de mettre constamment ses enfants en danger de torture, de deuil, de mort? Et, plus prosaïquement, comment peut-on les regarder grandir écrasés par l'immense pression du secret? Juan tentera de se rebeller. Par amour, surtout…

Délicat, subtil, **Enfance clandestine** est toujours au diapason de son héros. S'il est trop jeune pour participer activement aux réunions de ses parents, il les

Longue marche vers la liberté

L'Argentine fut longtemps (et est encore) considérée comme l'un des états les plus développés d'Amérique du Sud, celui où l'héritage de la culture européenne était le plus affirmé. Mais si l'indépendance sur le colon espagnol fut obtenue en 1810 lors de la Révolution de mai, le pays demeura abonné à la dictature. Entre les années 1930 et 1980, des 16 présidents « élus », 11 seront militaires! C'est au sortir de la Seconde Guerre mondiale que le général Juan Perón, qui avait déjà occupé plusieurs portefeuilles ministériels dans les gouvernements précédents, est porté à la tête de l'Argentine.

Perón est une figure complexe et controversée. Il se présente d'abord comme l'allié naturel de la classe ouvrière. Le communisme n'ayant jamais fait recette en Argentine, il cristallise ainsi tous les espoirs des « sans-chemise » (*descamisados*), qui deviennent le pilier de son électorat. La bourgeoisie, au contraire, lui sera toujours hostile. Rien d'étonnant : partage des richesses et des ressources, syndicalisme, valorisation et droits des travailleurs, les ambitions de Perón sont grandes. Le justicialisme, plus généralement appelé péronisme, agitera et divisera l'Argentine pendant près de 50 ans. Dans le contexte de la guerre froide et de l'émancipation postcoloniale, Perón, qui refusait de s'aligner, représentait pour plusieurs l'avènement d'une troisième voie entre le capitalisme américain et le communisme empoussiéré de l'URSS.

Perón fut aidé dans son combat par la popularité de sa seconde épouse, Eva, une véritable galvaniseuse de foules. Avant d'être une figure de Broadway, « Evita » fut un mythe, adulée autant pour ses origines modestes que pour sa fabuleuse collection de robes haute couture. Actrice de seconde zone devenue première dame, elle incarne le rêve ultime de tout un peuple. Mais la nette tendance au culte de la personnalité du couple et le durcissement progressif du régime essuyèrent de nombreuses critiques. Quant aux promesses faites aux travailleurs, elles furent, comme souvent, revues à la baisse…

En 1955, un coup d'État chasse Perón du pouvoir. Pour lui ce sera l'exil pendant près de 20 ans. En Argentine, deux dictatures militaires se succèdent. L'économie chute et les tensions sociales s'exacerbent : rien de mieux pour garder vivant le vieux rêve péroniste. Passés à la clandestinité, les fidèles du général se multiplient… selon des orientations totalement hétérogènes. De l'extrême gauche à l'extrême droite en passant par le centre, le spectre est bien large. En octobre 1973, Perón est de retour à la présidence de l'Argentine. Se tournant de plus en plus vers des politiques de droite, il doit faire face à une forte opposition interne qui redouble d'attentats terroristes. Lorsqu'il meurt moins d'un an plus tard, c'est sa troisième femme, Isabel, qui lui succède. Elle sera renversée par un coup d'État (encore!) le 24 mars 1976 : c'est de nouveau la junte militaire, dirigée cette fois par le général Jorge Rafael Videla, qui impose son pouvoir. Il faudra attendre 1983 pour le retour de la démocratie. (Zoé Protat)

Juan avec sa mère (Natalia Oreiro)

contemple par le trou de la serrure. Pour lui, les tenants et aboutissants de l'engagement politique demeurent longtemps flous. Par conséquent, le film se concentre sur l'intime de la dissidence, pas sur son spectacle. Et lorsque l'action devient trop violente, l'animation se substitue à la prise de vue réelle : à trois reprises, de magnifiques dessins esquisseront l'innommable. Visions issues de l'enfance, blocage émotif devant l'horreur, évasion de la réalité? Juan « voit » ainsi son père blessé, sa maison envahie par les policiers. De la même manière, l'irrésistible personnage de l'oncle Beto, joyeux drille qui apprend à Juan à séduire les filles en dégustant des arachides au chocolat, agit comme une soupape. Il sera la plus grande peine du jeune garçon, mais aussi sa plus grande joie. La vie continue, incarnée par des acteurs préadolescents adorables de fraîcheur, dans un monde, le leur, encore innocent.

Au-delà du propos historique, **Enfance clandestine** est un récit d'apprentissage en temps de guerre, un film sur la construction d'une identité. Juan se retrouve doublement à la croisée des chemins : en âge (il doit choisir quel adulte il veut être) et historiquement (il doit choisir son camp politique). Juan ou Ernesto? La conclusion le verra faire son choix dans un ultime geste de courage, en dépit de la crainte et des menaces. De son enfance clandestine, Benjamín Ávila a finalement retenu le positif. Juan est le digne fils de ses parents : il n'empruntera peut-être pas la même voie, mais se tiendra debout sans courber l'échine et poursuivra, sans relâche, son idéal. (Sortie prévue : juillet 2013; initialement annoncée pour le 3 mai)

Argentine–Espagne–Brésil / 2012 / 105 min

Réal. Benjamín Ávila **Scén.** Benjamín Ávila et Marcelo Müller **Image** Iván Gierasinchuk **Son** Fernando Soldevilla, Facundo Paco Girón et Andrés Perugini **Mus.** Marta Toca Alonso et Pedro Onetto **Mont.** Gustavo Giani **Prod.** Benjamín Ávila, Luis Puenzo et Paulo Roberto Schimdt **Int.** Teo Gutiérrez Moreno, Ernesto Alterio, Natalia Oreiro, César Troncoso **Dist.** K-Films Amérique